

JOURNAL DE ROUBAIX

POLITIQUE, COMMERCE, INDUSTRIE

ANNONCES JUDICIAIRES, ADMINISTRATIVES & COMMERCIALES

BULLETIN COMMERCIAL DE ROUBAIX ET TOURCOING

Ce journal paraît les Mercredi, Vendredi et Dimanche.
Il est distribué en ville dans la soirée qui précède sa date.

ABONNEMENT : Pour Roubaix, 25 francs par an.
» » » 14 » » six mois.
» » » 7 50 » » trois mois.

Les lettres, réclamations et annonces doivent être adressées au rédacteur-gérant,
bureau du Journal, Grande-Rue, 56.

On rend compte des ouvrages dont l'auteur dépose deux exemplaires.

On s'abonne et l'on reçoit les annonces, à Paris, chez
MM. LAFITTE, BULLIER et C^{ie}, 20, rue de la Banque.

Le JOURNAL DE ROUBAIX est seul désigné pour la
publication des annonces de MM. HAVAS, LAFITTE, BULLIER
et C^{ie}, pour les villes de Roubaix et Tourcoing.

ROUBAIX

5 mars 1863

Voici, d'après l'Europe le texte de la réponse de l'Autriche, adressée le 1^{er} mars au cabinet des Tuileries :

« L'Autriche, tout en approuvant la convention faite entre la France et l'Angleterre, déclare qu'elle ne prendra d'engagements personnels qu'après avoir eu connaissance de la portée de cette entente entre les deux grandes puissances. »

D'après des lettres de Saint-Petersbourg, reçues à Berlin, le gouvernement russe ne repousserait pas aussi énergiquement que quelques journaux ont essayé de le faire croire, le secours actif du gouvernement prussien ; le droit des troupes russes de poursuivre les insurgés au-delà des frontières prussiennes ne constituerait pas, d'après les correspondances russes, une violation du principe de non-intervention, « les limites n'étant que des lignes imaginaires. »

Les désertions deviennent plus nombreuses dans l'armée prussienne. Chaque soir, à l'appel des soldats, on constate l'absence de sous-officiers et de soldats polonais incorporés dans l'armée.

Il ne se passe pas de jour où la garnison de Luxembourg ne perde quinze ou vingt hommes. Les déserteurs en quittant la caserne prussienne savent à l'avance le chemin qu'ils doivent prendre, des secours et des papiers leur sont donnés pour arriver jusqu'au théâtre de l'insurrection.

Les lettres de Saint-Petersbourg condamnent la politique russe. Les bruits d'intervention et l'empressement de la Prusse à offrir ses services blessent profondément l'amour-propre et l'orgueil du parti russe. Les mécontents de la noblesse au contraire, ne cachent pas leur joie de voir le Gouvernement forcé à demander des secours à la Prusse contre une poignée de jeunes gens qui n'ont pour eux que leur patriotisme et leur courage.

On lit dans le *Moniteur* :

« Un meeting, auquel ont pris part plus

de 2.000 personnes, a été tenu hier à Stockholm en faveur de la Pologne. Il était présidé par le baron Raab, et plusieurs des principaux membres de la Chambre y assistaient. Des résolutions énergiques ont été adoptées pour l'affranchissement de la Pologne et contre la convention russo-prussienne. — Une souscription a été ouverte sur place en faveur des Polonais.

« Des nouvelles de la frontière polonaise venue par voie de Berlin assurent que Langiewicz serait arrivé le 1^{er} mars avec 6.000 hommes à Zambkowicz, où il aurait défait un corps russe. »

Les bruits relatifs à la démission du cardinal Antonelli se confirment. Son Eminence aurait, dit-on, donné sa démission de secrétaire d'Etat, mais le Saint-Père n'a pas encore fait connaître ses intentions.

J. REBOUX.

Moniteur du 3 mars.

PARTIE NON-OFFICIELLE.

Un rapport du général Forey, adressé d'Orizaba au maréchal ministre de la guerre, sous la date du 25 janvier, résume les opérations préparatoires du corps expéditionnaire depuis le 9 du même mois.

Comme conséquence du mouvement de l'armée vers Puebla, la ligne de Jalapa a dû être abandonnée ; l'occupation de cette place isolait inutilement des forces destinées à un rôle plus actif dans les vues du général en chef. Dans leurs différents mouvements de concentration, nos troupes ont eu quelques engagements qui n'ont pas pu donner confiance à l'ennemi. Le plus sérieux d'entre eux a eu lieu, le 28 décembre, entre Jalapa et Puente-National ; trois compagnies du 62^e ont mis en déroute de nombreux guerilleros qui ont eu 50 hommes tués et un grand nombre de blessés.

Le général Bazaine laissant une garnison à Perote a quitté ce fort le 20 janvier avec ses troupes et celles du général Marquez ; d'après ces prévisions, il devait s'établir le 23 à Tepetitlan, se rapprochant ainsi du général Douay qui se disposait à quitter San Andres pour marcher dans la direction de Napacalcan.

Le matériel de l'artillerie et du génie est arrivé de la Vera-Cruz à Orizaba ; le général Forey expédie successivement des

convois vers les hauts plateaux. Le parc de siège et les batteries de la réserve étaient partis. Les approvisionnements en vivres se succèdent sans relâche sur la route qui conduit à Quecholac. L'état sanitaire est satisfaisant ; les moyens de transport s'accroissent journellement. En un mot tout se prépare pour que l'armée se porte en avant.

Les trois provinces algériennes envoient à Paris des délégués spéciaux pour exposer les besoins et les vœux du pays à l'occasion du sénatus-consulte dont la prochaine présentation est annoncée, et qui cause naturellement dans la colonie une vive et profonde sensation. Mgr. Pavéque d'Alger vient, de son côté, de publier un mandement pour exhorter les colons au courage et à la confiance dans l'avenir.

C'est dans ce même but que le maréchal duc de Talakoff a adressé une circulaire aux généraux divisionnaires et aux préfets de l'Algérie. Il est naturel que, dans les circonstances actuelles, les esprits se préoccupent du sort légal que le sénatus-consulte doit faire à l'Algérie ; mais il faut se garder de toute exagération, et rester, comme a dit l'illustre maréchal dans un récent banquet, fermes, confiants, et faire taire les fausses et vaines alarmes que le projet de sénatus-consulte soulève dans quelques esprits prévenus.

La cause de l'Algérie est bonne : appuyée sur l'énergie concours de ses défenseurs naturels, elle doit triompher. Mais triomphera-t-elle ?

Nous lisons dans la France :

« Nous croyons savoir que le gouvernement français a exprimé au cabinet de Turin son désir pour la mise en liberté complète de M. le comte de Christen. »

« On a tout lieu d'espérer que ces démarches réussiront. »

« M. le comte de Christen est un ancien officier qui a fait noblement son devoir à Sébastopol. Lorsque la police italienne l'a jeté au bagne, il portait encore la médaille de Crimée. Pour réparer une telle injustice, le gouvernement de Turin n'a qu'un seul moyen : ce n'est pas de faire changer de prison M. de Christen ; c'est de l'en faire sortir. »

Belgique.

On lit dans le *Monde* :

Bruxelles, 1^{er} mars.

Le prince Dolgoroukoff publiait depuis quelque temps un journal russe à Bru-

xelles. A la demande de l'ambassadeur de Russie, le ministère belge vient de prier poliment le noble exilé de quitter la Belgique. Ce qui prouve une fois de plus comment les libéraux belges entendent la liberté, et combien, à l'occasion, ils savent se faire les très humbles serviteurs du despotisme moscovite.

Le gouvernement belge n'osera probablement pas accepter le legs de 100.000 fr. fait par M. Verhaegen, grand-maître des francs-maçons, à l'Université libre de Bruxelles. Les francs-maçons, font cependant les plus grandes instances pour obtenir la ratification du legs. Quand un catholique fait une disposition testamentaire en faveur d'un établissement religieux, le gouvernement considère comme non écrite l'attribution du legs à cet établissement, et transfère, de son propre chef, le bien légué au bureau de bienfaisance de la localité. Mais quand il s'agit d'un établissement maçonnique, les mots changent de valeur.

On fait, à Bruxelles, de grands préparatifs pour la réception de la future princesse de Galles, qui s'arrêtera deux jours dans cette capitale avant de s'embarquer pour l'Angleterre.

Le roi Léopold éprouve en ce moment une amélioration sensible dans son état. Depuis une quinzaine de jours, Sa Majesté fait des promenades quotidiennes en voiture fermée dans les environs de sa capitale. — Barrère.

Pologne.

On lit dans le *Journal de Posen* du 28 :

« Voici quelques détails sur la rencontre qui a eu lieu, le 19, à Krzywoszadz entre les insurgés commandés par Mieroslawski et les Russes. Le 16, un petit détachement d'insurgés était arrivé et avait campé dans les bois voisins. Le 17, Mieroslawski, accompagné de 48 personnes qui étaient pour la plupart jeunes et venues avec lui de France et d'Italie, a rallié le détachement. La petite troupe, composée de 120 hommes environ, attendait dans le même endroit l'arrivée de quelques renforts quand elle fut attaquée des deux côtés à la fois par plus de 1.000 Russes. Elle se défendit vaillamment, mais elle dut reculer, ce qu'elle fit en bon ordre et sans cesser le feu. Les insurgés ont fait des pertes peu nombreuses mais sensibles. Les cavaliers russes écrasèrent les blessés sous les pieds de leurs chevaux et les cosaques les achevèrent à coups de bayonnettes. »

« Cet engagement a été suivi du pillage

du château de Krzywoszadz. Les cosaques ont aussi brisé les portes et mis le mobilier en morceaux. Ils ont porté la dévastation dans l'église où ils ont brisé les vitraux précieux. Fort heureusement il n'y avait personne dans le château et c'est pour cela qu'il n'y a été commis aucun meurtre. A leur retour, les Russes ayant rencontré l'intendant du château, lui tirèrent plusieurs coups de fusil. Ce malheureux se trouve en ce moment dans un état désespéré. »

On lit dans le *Czas* du 27 :

« Nos renseignements confirment la dispersion du corps russe servant d'escorte au convoi de conscrits qui a été délivré sur le port de Nidda près de Chentziny. Ce corps a été en partie détruit, en partie fait prisonnier. C'est le 24 que Langiewicz a obtenu ce succès. »

« Nous recevons à l'instant même la nouvelle qu'hier 26 et aujourd'hui 27, les insurgés sont engagés avec les Russes, dans les environs de Malgosche et Wloschowa. Ces localités étaient occupées par le corps important que commande Jezioranski et par le corps moins nombreux de Zielinski. Comme Langiewicz se trouvait à peu de distance, nous ne doutons pas qu'il n'ait pris part également à la lutte. Nous ne connaissons pas encore le résultat de cet engagement qui a dû se continuer aujourd'hui. »

« Des ordres pressants étaient arrivés de Varsovie pour attaquer les Polonais commandés par Langiewicz et Jezioranski. Plusieurs corps russes avaient été lancés en conséquence contre eux, entr'autres le corps du général Anitch, stationné à Czenstochan, celui du général Dobrowolski, qui avait suivi depuis Stachow jusqu'à Chentziny ; enfin les corps russes venus de Kielce et de Michow, sous le commandement de Tchengeri et de Bagration. »

« Dans le gouvernement de Kalisch, il y a eu des engagements dans les environs de Kouin et de Kolo. La première de ces villes est occupée par les Russes, la seconde est entre les mains des insurgés. Plus loin, dans les environs des villes de Wloclawec, Radzicow et Slugewo, les insurgés harcèlent continuellement les Russes. Après l'affaire de Krzywoszadz, Mieroslawski s'est encore battu le 21, dans les environs de Gluchin. La lutte a duré depuis le matin jusqu'au soir sans résultat. Le détachement polonais s'est retiré en bon ordre dans la forêt ; les Russes sont rentrés à Wloclawec. On dit aujourd'hui que les petits corps dissimulés dans le

FEUILLETON DU JOURNAL DE ROUBAIX

DU 6 MARS 1863.

— N° 46. —

LES DEUX FRÈRES.

CHAPITRE XXXVII. (Suite).

L'express envoyé à Forshalla revint au bout de quatre mortelles heures, apportant une réponse du bailli. Gothard rompit le cachet en frissonnant, et tout son sang lui monta au visage à la vue de sa propre lettre à Hortense jointe à celle de monsieur Thorsen, ainsi conçue :

« Pourquoi, mon cher fils, nous torturer ainsi tous les deux ? Sois homme ; tu ne peux t'abuser sur la voie qui te reste à suivre, maintenant que la retraite t'est coupée pour toujours. Ne t'offense pas de retrouver ci-incluse la lettre à Hortense ; je devine ce qu'elle contient ; il ne faut pas que ma fille entende les protestations d'un amour qui doit être mort à jamais pour elle. »

Après la lecture de ce refus aussi simple que catégorique, Gothard demeura quelques instans immobile, la main for-

tement pressée sur son front. Puis il s'écria d'un ton résolu :

« Allons, le sort en est jeté ! se lamenter serait de la faiblesse quand il faut agir. J'ai fait, pour réparer ma faute, tout ce que commandait l'honneur et le devoir — oui, tout, repéta-t-il, comme pour se convaincre lui-même qu'il disait vrai. Ils me chassent, ils me ravissent jusqu'à la moindre lueur d'espoir. De nouvelles instances me dégraderaient sans aboutir à rien. Ainsi, séparés ! séparés pour toujours ! Hortense, Hortense, poursuivit-il en s'attendrissant, ton amour aurait mérité un objet plus digne. Peut-être, avec ce cœur partagé, ne t'aurais-je pas rendue heureuse ! »

« Mais arrière ces vaines rêveries !... Hôte, des chevaux ! » cria-t-il, devenu tout à coup aussi vif, aussi actif qu'il avait été jusque là sombre et indifférent. Bientôt il fut en voiture et prit une route qui n'était pas celle de sa ville natale.

Il voyagea plusieurs jours sans s'arrêter ; enfin lui apparurent, à sa grande joie, les hautes montagnes boisées du Dalsland. Il les traversa avec une rapidité effrayante, sourd aux conseils des conducteurs qui lui citaient de nombreuses catastrophes dont ces parages avaient été témoins, en assaisonnant leurs récits épiques de légendes sur les esprits invisibles des forêts, qui arrêtaient les chevaux tout court au sommet de la montagne et les rendaient insensibles aux plus vigoureux coups de fouet. Plusieurs fois, disaient-ils, on s'était vu dans la nécessité d'en aller chercher d'autres à une auberge éloignée ; mais, en dépit de ces nouveaux atterrages, la voiture, loin d'avancer, avait retrogradé jusque dans la plaine, entraînée en arrière par une puissance magique. Et ces tours

diaboliques provenaient toujours de l'imprudence des voyageurs.

Gothard n'entendait pas un mot de ces charitables avertissements ; ses pensées étaient ailleurs. Enfin, un de ces paysans, véritable colosse, plus courageux que ses prédécesseurs, lui prit tout tranquillement les rênes des mains.

« Je crois, dit-il, que vous avez envie de me détruire et de briser la voiture. Si vous ne voulez pas conduire raisonnablement, il vaut mieux ne pas vous en mêler. »

Gothard leva les yeux et s'effraya de sa propre témérité : on se trouvait à l'entrée d'un long chemin creux, tortueux, inégal et rempli de pierres.

« Conduis toi-même, répondit-il ; et si tu marches rondement, tu auras double pourboire. »

« Bien ; soyez raisonnable, et nous n'aurons pas de peine à nous entendre ; je vous conduirai peut-être même jusqu'à la seconde station. »

« A la bonne heure ! si tu poussais tout d'un coup jusqu'à Skogeborg ? »

« Skogeborg, dites-vous ? Voulez-vous parler de la scierie de monsieur Klinting ? »

« Précisément. »

« Diable ! pourquoi ne pas me l'avoir dit plus tôt, quand nous avons passé devant cet endroit ? Nous voilà à un bon mille au-delà de Skogeborg. »

« Maudite distraction ! grommela Gothard ; puis il ajouta tout haut : Je me suis trompé de route ; fais volte-face, et compte sur le pourboire. »

« Il a le cerveau dérangé ! » pensa le conducteur en sautant à terre, et il eut beaucoup de peine à faire tourner la voiture dans ce chemin étroit.

Il était six heures du soir lorsque les hautes fenêtres de Skogeborg, étincelantes aux rayons d'or du soleil couchant, apparurent aux regards impatients de Gothard.

Monsieur Klinting vint le recevoir sur l'escalier ; mais, en le reconnaissant, il fronça le sourcil d'un air sombre, et à peine lui rendit-il son salut amical.

« Qu'est-ce qui vous ramène ici, monsieur ? demanda-t-il brusquement. »

« Mon devoir ! répondit Gothard à voix basse. Si vous me permettez, monsieur Klinting, de vous demander l'hospitalité pour cette nuit, vous ne tarderez pas à me juger différemment. J'ose espérer, du reste, que vous me croyez incapable de me présenter chez vous autrement que dans l'intention de réparer mes torts. »

« Ma foi, vous maniez bien la phrase, reprit le vieillard d'un ton un peu radouci. Soyez le bienvenu ; ma nièce est sortie et j'ai à causer avec vous. »

On detela, le bagage fut transporté dans la maison et la voiture remise. Puis Klinting conduisit son hôte au salon et fit apporter des pipes et du vin.

« Quelles sont vos intentions ? dit-il, déclarez-le-moi franchement, avant que nous buvions à votre bienvenue. »

« Mon mariage projeté avec la fille du bailli Thorsen est rompu ; devenu libre par cette rupture, je viens, par inclination et par devoir, demander la main d'Edith. »

« Mieux vaut tard que jamais, dit un vieux proverbe. Trinquons à votre réussite, et permettez-moi de vous dire que vous avez agi en très-mauvais sujet, car... mais nous en reparlerons. »

Gothard avala en silence cette amère pilule et le bon vin. Ensuite ils s'assirent,

causèrent loyalement et sans détours, et notre héros plaïda si habilement sa cause que le vieillard finit par attribuer la moitié de la faute aux circonstances et par voir dans les intentions manifestées par Gothard une réparation du reste.

Quelle précieuse chose pourtant que le talent d'avocat !

Gothard dormit du plus paisible sommeil. Le lendemain il s'éveilla, heureux comme un Dieu, et s'empressa de descendre pour savoir si Edith, qui avait passé la nuit auprès d'une amie malade, n'était pas encore revenue.

« Hélas ! non. Il ne trouva dans la salle à manger que Klinting. »

« Dejeunez, lui dit le vieillard, et prenez patience. »

« Malgré son désappointement, Gothard dut bien se résigner à son sort ; mais, à peine le déjeuner fini, il s'installa avec Klinting à une fenêtre donnant du côté par où Edith devait revenir, et l'apparition d'un voile blanc le récompensa enfin d'une faction de deux mortelles heures. »

« C'est elle ! » s'écria-t-il, — et l'on entendit les battements de son cœur. »

« C'est elle ! » répétèrent ses lèvres démoussées, et Klinting lui-même prononça les mots magiques : « c'est elle ! » en posant la main sur l'épaule du jeune homme. »

« Laissez-moi courir au devant d'elle ! dit Gothard, déposant son cigare et saisissant son bonnet. »

« Non, non, mon ami, pas du tout ! Je ne veux pas de roucoulements amoureux dans les bois ; c'est pure folie. Remontez bien vite à votre chambre ; quand ma nièce aura préparé le dîner et changé de toilette, je vous appellerai ; mais les explications ne viendront qu'après le repas ; »